MYSTE RES

Jean-François Nahmias

LES 1000 HISTOIRES DE PIERRE BELLEMARE

Edition°1
JEUNESSE

83
11-12

LES 1 000 HISTOIRES DE PIERRE BELLEMARE

Histoires de mystères

EL 8°Y
14774
(5)

LES 1 000 HISTOIRES
DE PIERRE BELLEMARE

ISSN 0295-7663

HISTOIRES DE MYSTÈRES

par

Jean-François Nahmias

Edition°1

DI-02-10-1985-26429

© Édition° 1, 1985

L'EXPLOSION DE SIBÉRIE

La Sibérie, c'est la forêt, uniquement la forêt. La forêt sibérienne, la taïga, n'est pas différente de la nôtre : elle n'est pas impénétrable, les arbres ne sont pas plus hauts ni plus gros ; ce sont ceux que nous avons l'habitude de voir. Un moment, on pourrait se croire dans la forêt de Fontainebleau ou de Rambouillet. Mais un moment seulement, car cela dure, et c'est toute la différence... Depuis la vitre du Transsibérien, ce sont des arbres pendant des heures, pendant des jours ; des arbres, sans la moindre trouée, sans la moindre clairière. A la fin, cet océan de verdure finit par agir à la manière d'une drogue, d'autant que l'air, purifié par les milliards d'arbres, est d'une pureté inimaginable ; on a l'impression d'être au cœur d'une gigantesque respiration, d'être dans le poumon de la Terre...

C'est peut-être ce genre de réflexions qu'est en train de faire Léonid Koulik dans le Transsibérien qui approche d'Irkoutsk. Trente-huit ans, la moustache et la barbe blondes, des petites lunettes métalliques, Léonid Koulik a cet air à la fois fantaisiste et sérieux qui caractérise les savants. Et Léonid Koulik

n'est pas n'importe quel savant ; c'est même, en cette année 1928, le plus grand spécialiste des météores de l'U.R.S.S.

Ce n'est pas la première fois que Léonid Koulik se rend en Sibérie pour l'importante mission que lui a confiée le gouvernement. Mais cette fois, il le sent, c'est la bonne. A vrai dire il fallait tous les bouleversements qui viennent de se produire dans le pays pour que l'expédition ait un tel retard. Il fallait aussi que l'endroit où il doit aller soit un des plus inaccessibles du monde.

Léonid Koulik est chargé de répondre à cette question : que s'est-il passé en Sibérie, il y a vingt ans, le 30 juin 1908 à 7 h 17, instant où s'est produit peut-être le plus grand cataclysme naturel qu'ait connu la Terre ? Pour cela, il va se rendre au bout du monde et ce qu'il va découvrir défie l'imagination...

Le 29 mars 1928, Léonid Koulik part d'Irkoutsk, direction plein nord, dans un traîneau à rennes. Le but final se situe à un millier de kilomètres environ. Pour l'instant, les attelages vont bon train, mais c'est plus tard que les difficultés réelles commenceront... Léonid Koulik a tout le temps de récapituler ce qu'il a appris.

A 7 h 17, donc, le 30 juin 1908, les habitants de la Sibérie centrale ont aperçu une colonne de feu dans le ciel. C'était, d'après le quotidien d'Irkoutsk : « *Un corps brillant d'une couleur blanc bleuâtre, si vive qu'on ne pouvait le regarder à l'œil nu. Pendant une dizaine de minutes, l'objet s'est déplacé horizontalement, puis il a disparu vers le nord. Il avait la forme d'un cylindre, exactement comme un tuyau. Au bout d'un certain temps, est apparu à l'horizon un nuage d'une forme jamais vue : allongée, comme la fumée d'une cheminée. Puis on a entendu comme une canonnade et tous les bâtiments se sont mis à trembler...* »

Cet article, comme d'autres parus à ce moment, comporte pour Koulik plusieurs éléments troublants. D'abord aucun météore, aucune comète, aucun objet céleste en général n'a la forme d'un tuyau. Ensuite, la violence de l'explosion est inimaginable. D'après les recoupements, elle a eu lieu à un millier de kilomètres au nord d'Irkoutsk. Que, de si loin, on ait aperçu ce curieux nuage, qu'on ait entendu le grondement et qu'on ait ressenti l'ébranlement défient l'imagination.

L'ampleur du phénomène est d'ailleurs confirmée par les observations à l'échelle mondiale. Le séisme provoqué par l'explosion a été enregistré non seulement à Irkoutsk, mais à Saint-Pétersbourg, à Berlin et même à Washington. Il était d'une intensité supérieure à celui qu'avait provoqué l'éruption du Krakatoa en 1883. C'est la plus grande explosion naturelle jamais mesurée.

L'onde de choc a fait deux fois le tour de la Terre. Pendant plusieurs jours d'énormes nuages argentés ont recouvert la Sibérie et toute l'Europe du Nord ; la lumière était si intense qu'à Londres, on pouvait lire son journal à minuit. Pendant un an, dans le monde entier, les couchers de soleil ont eu une teinte magnifique : le ciel était d'abord d'une couleur entre le vert et le jaune tilleul, puis il virait au rose et enfin au pourpre foncé.

En 1921, l'académie des Sciences d'U.R.S.S. a demandé à Koulik de découvrir la météorite, qui devait être gigantesque et contenir des quantités fabuleuses de métaux rares... La première chose à faire était de localiser le point d'impact. Léonid Koulik y est parvenu en analysant les témoignages : il se situait dans la vallée de la Toungouska Pierreuse.

La vallée de la Toungouska Pierreuse, affluent de l'Ienisseï, est un des sites les plus hostiles du globe. C'est pour cette raison, qu'en 1928, après sept tentatives, Léonid Koulik n'est toujours pas arrivé sur les lieux... C'est un marécage boisé sans le moindre chemin habité par quelques Toungouses, des nomades de type mongol, qui vivent de la vente des fourrures. Au début du XX^e^ siècle, ce pays est si désolé, si loin de tout, que ce n'est même pas le Moyen Âge, c'est la préhistoire. C'est la contrée des mammouths congelés. Ils sont nombreux à s'être enlisés, il y a quelques dizaines de milliers d'années, dans les immenses tourbières.

De temps à autre, un glissement de terrain en fait revenir un à la surface, pratiquement intact. Les Toungouses, qui les prennent pour des rats géants, s'imaginent, quand il y a un tremblement de terre, que ce sont eux qui dévorent le sol sous leurs pieds. D'ailleurs, « mammouth » est un mot d'origine toungouse qui signifie dans cette langue « rat ». A part cela, il fait si froid l'hiver qu'on dit que les oiseaux qui s'égarent au-dessus de la région gèlent en vol et tombent comme des blocs de glace...

2 juillet 1928. Léonid Koulik quitte Vanavara, le dernier endroit habité avant le site, qui doit être à environ 60 kilomètres au nord. Il va falloir faire vite pour profiter du très bref été sibérien. A ses côtés, Ilia Potapovitch, un Toungouse d'une quarantaine d'années, aux yeux bridés et aux pommettes saillantes. Potapovitch est, parmi tous les Toungouses de la région, celui qui a eu le plus de contacts avec les Russes. Il est commerçant et, à ce titre, il s'est rendu plusieurs fois à Irkoutsk. C'est pourquoi il est moins imprégné que les autres de la mentalité primitive. Il a accepté de

guider Léonid Koulik vers le lieu maudit qu'ils appellent en tremblant la « forêt couchée ».

Potapovitch avait une vingtaine d'années en 1908. Il a été un des témoins les plus proches de l'explosion... Tandis qu'ils cheminent, il a tout le temps de préciser certains détails.

— Il y avait une chaleur terrible. Ma chemise me brûlait le dos. Une boule de feu a couvert le ciel, puis tout est devenu noir. Alors, il y a eu un grand vent qui m'a couché par terre et qui a failli emporter ma maison.

Léonid Koulik écoute sans rien dire... Ce récit, le dégagement de chaleur, suivi d'un souffle, ne correspond pas aux effets de la chute d'une météorite, même géante ; de même pour les blessures qu'il a pu constater à Vanavara : les rescapés ne sont brûlés que d'un seul côté, celui qui était exposé à l'explosion. Il faut attendre de voir sur place ce qui s'est passé...

D'après Potapovitch, la « forêt couchée » est à six jours de marche de Vanavara. Au troisième jour, Léonid Koulik aperçoit un curieux spectacle : un troupeau de rennes qui ne s'enfuient pas à leur approche. Pourtant les bêtes n'ont pas l'air apprivoisé. Elles semblent plutôt fatiguées ; d'ailleurs leur peau est bizarre : elle est pelée, couverte de taches. Le Toungouse hoche la tête.

— Depuis le grand feu, beaucoup de bêtes sont malades. Des hommes aussi ont été malades, mais ils sont morts.

Sixième jour de marche. Léonid Koulik arrive sur un léger promontoire et pousse un cri. C'est là ! C'est le début de la « forêt couchée » : des centaines, des milliers, des dizaines de milliers de troncs nus, sans branches, comme des allumettes, et tous orientés vers le

sud sous l'effet du souffle prodigieux qui s'est déchaîné quelques kilomètres plus au nord.

Le savant s'approche de cette terre de désolation. Jamais il n'aurait imaginé un tel spectacle. Cet endroit est mort et il ne comprend pas pourquoi. Une météorite gigantesque écrase, anéantit tout. Mais au bout de vingt ans, la végétation aurait dû reprendre sa place. Eh bien, non, le paysage est lunaire, pétrifié, comme si le sol était empoisonné. Par moments, se dresse un arbre qui a été épargné par le souffle. Et c'est, là encore, une chose incompréhensible pour Koulik : les arbres qui sont restés en vie, au lieu d'être malades, ont été pris d'une croissance monstrueuse. Potapovitch hoche la tête.

— Depuis le grand feu, beaucoup de fleurs et de fruits sont devenus très gros.

Léonid Koulik avance dans ce lieu indescriptible. Il a décidé de contourner le centre de l'explosion et à mesure qu'il oblique vers sa gauche, la direction des arbres change elle aussi : d'abord sud-sud-ouest, puis sud-ouest. L'explosion a couché en cercle des millions et des millions d'arbres dans le sens opposé au point d'impact.

Koulik et sa petite équipe progressent lentement. Ils ont parcouru 25 kilomètres et ils ne sont toujours pas au centre. Le savant se prend à rêver sur ce qu'il va découvrir dans quelque temps. Jusqu'à présent, la plus grande météorite ayant frappé la Terre est celle du Meteor Crater aux États-Unis. Elle pesait 500 000 tonnes. Elle a creusé un trou de 500 mètres de profondeur et de 1 200 mètres de diamètre. D'après tout ce qu'il a vu, la météorite de la Toungouska Pierreuse est incomparablement plus importante. Koulik n'ose

imaginer la taille du cratère et de la pierre tombée du ciel... Là-bas, se dresse une colline. Du sommet, le centre doit être visible. Dans un moment, il va découvrir un spectacle inimaginable.

Léonid Koulik, Ilia Potapovitch et les autres sont arrivés au sommet. La vue porte à une dizaine de kilomètres, et le savant pousse un cri.

— Mais où est-elle ?

Il se tourne vers Potapovitch qui ne comprend pas son agitation.

— Mais où est-elle ? Où est la météorite ? Où est le cratère ?

Effectivement, il n'y a rien. Le centre est bien là. Il fait environ 8 kilomètres de diamètre. Les arbres rayonnent de manière parfaitement régulière autour de lui. Mais il n'y a pas la moindre pierre, le moindre trou. Au contraire. A cet endroit-là, les arbres sont restés debout. Ils sont calcinés, aussi nus que des mâts de cocagne, mais debout...

Koulik s'avance dans cette forêt fantôme. C'est là. Mais il a beau fouiller le sol en tous sens, pas le moindre morceau de roche ou de minerai. L'objet qui a causé la plus grande catastrophe naturelle qui se soit jamais produite sur Terre a disparu.

Le savant lève les yeux... Il vient de comprendre pourquoi ces arbres-ci n'ont pas été abattus. L'explosion n'a pas eu lieu au sol, mais en altitude. Le souffle s'est propagé selon un angle précis, épargnant le centre, qui a été détruit seulement par la chaleur. Mais si la météorite a explosé en l'air, cela ne résout pas le problème, car même dans ce cas, on devrait en trouver des fragments...

De retour à Moscou, Léonid Koulik publie ses

étonnantes conclusions. Alors qu'il était parti pour élucider le phénomène, il en revient avec un mystère bien plus incroyable.

Certains savants essayent bien alors de trouver une explication. Ils formulent l'hypothèse d'une météorite gazeuse, composée de méthane et d'ammoniac solidifiés, qui aurait explosé au contact de l'air. Mais personne n'y croit. En fait, il y a peu de chance qu'il s'agisse d'une météorite quelle qu'elle soit. Une météorite de cette importance aurait été vue depuis la Terre entière, en raison de sa brillance et de son volume. Or, seuls les habitants de la Sibérie centrale ont vu l'objet volant... Et puis, il y a le reste.

Léonid Koulik se prend la tête dans les mains. Comment expliquer tous ces phénomènes incompréhensibles : ce nuage d'une forme jamais vue, allongée comme la fumée d'une cheminée ; ce souffle fantastique qui a détruit des dizaines de millions d'arbres ; cette croissance curieuse des arbres restés vivants ; ce sol qui semble empoisonné, ces brûlures et ces maladies qui ont frappé les bêtes et les gens ?

Plus on y réfléchit et plus ce qui s'est passé le 30 juin 1908 en Sibérie ressemble, non pas à la chute d'une météorite, mais à une explosion. Seulement une explosion d'une violence et d'une nature même que Koulik ne parvient pas à comprendre...

Léonid Koulik ne connaîtra jamais la solution de l'énigme. Il meurt dans un camp allemand en 1942. Et c'est justement la Seconde Guerre mondiale qui va faire repartir les recherches dans une voie toute différente. Après l'armistice, Alexandre Kazantsev, un autre savant russe, reprend tout de zéro. Car il

dispose d'une donnée nouvelle que ne pouvait pas avoir son malheureux collègue : la bombe d'Hiroshima...

Alexandre Kazantsev se rend à Hiroshima le 16 décembre 1945 pour étudier les effets de la bombe. Tout ce qu'il sait à son sujet correspond en effet à la mystérieuse explosion qui a ravagé la Sibérie centrale le 30 juin 1908 à 7 h 17.

Le champignon atomique ressemble à ce curieux nuage en forme de cheminée dont parlent les témoins. Et le reste concorde aussi... L'explosion atomique est en fait une succession de plusieurs déflagrations : d'abord l'onde de chaleur dont la température initiale est de 300 000 degrés et qui se déplace à la vitesse de la lumière ; puis l'onde de choc qui suit l'onde de chaleur à la vitesse de 500 mètres-seconde ; elle a pour effet d'éteindre l'incendie en soufflant les flammes ; enfin, une onde secondaire beaucoup plus meurtrière, car elle est six à huit fois plus puissante que la première.

Tout cela coïncide avec les déclarations des témoins. Par exemple Ilia Potapovitch :

— Il y avait une chaleur terrible. Une boule de feu a couvert le ciel, puis tout est devenu noir. Alors, il y a eu un grand vent qui m'a couché par terre et a failli emporter ma maison.

Sur place, Kazantsev est accueilli par le Dr Hitochi, responsable d'une équipe médicale japonaise. Hitochi est lui-même un rescapé d'Hiroshima. Il raconte sa propre expérience et ce sont presque les mêmes formules :

— C'était comme un éclair silencieux, une nappe de soleil. Ensuite, il y a eu une chaleur épouvantable et un choc qui m'a fait tomber par terre. Quand je me suis relevé, ma maison avait disparu.

Le Dr Hitochi fait visiter à Alexandre Kazantsev les hôpitaux d'Hiroshima. Au milieu de cet horrible spectacle, le savant constate une chose : les brûlures se sont manifestées uniquement du côté de l'explosion. Exactement comme à Vanavara... Puis, le visage couvert d'un masque de gaze, Kazantsev suit Hitochi vers l'épicentre. La bombe américaine, larguée au bout d'un parachute, a explosé en l'air, à 600 mètres d'altitude environ. Sous son masque, Alexandre Kazantsev a une exclamation étouffée :

— Là ! Les arbres !

Effectivement, à cet endroit, se trouvait un jardin public. Et les arbres n'ont pas été renversés. Ils se dressent, calcinés, aussi nus que des mâts de cocagne, mais debout, exactement comme 3 000 kilomètres au nord-ouest, sur les rives de Toungouska Pierreuse, dans l'un des sites les plus hostiles du globe...

Le professeur Alexandre Kasantsev revient en Union soviétique avec une conclusion sensationnelle : l'explosion du 30 juin 1908 était une explosion atomique !... Et le plus extraordinaire, c'est que les expériences qui sont faites par la suite confirment cette affirmation. Les maladies qu'on a pu observer sur place chez les rennes sont semblables à celles des survivants d'Hiroshima, notamment par la présence de taches grises sur la peau.

En 1959, une grande expédition scientifique parvient sur place. Elle analyse le sol au compteur Geiger : à l'épicentre, la radioactivité est double de la normale ; les arbres restés en vie contiennent, dans les anneaux de croissance démesurée des années 1908, 1909 et suivantes, du césium 137 radioactif.

Mais le plus déroutant reste encore la puissance de l'explosion. A Hiroshima, les constructions en bois se

sont enflammées jusqu'à 1 500 mètres ; en Sibérie, les arbres ont pris feu jusqu'à 15 kilomètres. A Hiroshima, 4 500 hectares ont été ravagés ; ici, 300 000 et l'onde de chaleur a porté jusqu'à 60 kilomètres au lieu de 5. La force de l'explosion sibérienne était d'environ 10 mégatonnes, l'équivalent de 10 millions de tonnes de T.N.T. (un explosif plus puissant que la dynamite), soit cinq cents bombes d'Hiroshima.

C'est une puissance fantastique qui n'a été atteinte qu'à la fin des années 1950. Et, à ce moment, après les expériences nucléaires en atmosphère, on a observé les mêmes phénomènes météorologiques que cinquante ans auparavant : une onde de choc enregistrée par les sismographes de toute la planète, des nuages argentés dans la région et, dans le monde entier, des couchers de soleil aux teintes particulièrement éclatantes...

Que s'est-il donc passé le 30 juin 1908 ? Aujourd'hui, l'hypothèse d'une comète n'est pas écartée. Elle est même considérée par nombre de savants comme la plus vraisemblable. Mais il ne s'agirait pas, évidemment, d'une comète ordinaire. D'abord, contrairement aux autres, on ne l'a pas vue, à part dans la zone même de sa chute. On suppose que c'est parce que, exceptionnellement, elle est apparue de jour et non de nuit. Reste à expliquer les traces de rayonnement atomique. La température d'une comète est de plusieurs millions de degrés mais c'est malgré tout insuffisant pour produire une explosion nucléaire. Il faut donc conclure que cette comète-là avait une température monstrueusement élevée...

Les autres hypothèses avancées par les savants sont beaucoup plus fantastiques. Plusieurs pensent qu'il aurait pu s'agir d'un trou noir qui aurait heurté la

Terre. Les trous noirs, découverts récemment, sont des étoiles éteintes dont la masse s'est condensée d'une manière phénoménale. Ainsi, un astéroïde de 100 kilomètres de diamètre serait réduit à la dimension d'un atome. Et un atome de plusieurs millions de tonnes entrant dans l'atmosphère provoquerait une onde de choc comme celle qui a été observée. Il y a pourtant une difficulté, c'est que rien dans la Terre n'aurait été assez dense pour l'arrêter. Il aurait donc traversé le globe et serait ressorti aux antipodes. Mais alors, on aurait observé les mêmes ravages dans l'Atlantique Sud, ce qui n'a pas été le cas.

En fait, ce qui s'est passé a dû ressembler, sans qu'on puisse l'expliquer de manière satisfaisante, à une explosion atomique telle que nous les connaissons, c'est-à-dire à une explosion artificielle.

Est-il possible d'imaginer que les Russes aient fabriqué et expérimenté une bombe atomique en 1908 ? La réponse est sans hésitation possible : non. Une telle avance scientifique était impensable au moment où on découvrait tout juste la radioactivité. Comment, en outre, auraient-ils pu lancer leur bombe d'assez haut, alors que Blériot n'avait pas encore traversé la Manche ? Et si les Russes avaient eu la bombe atomique, ils s'en seraient servi, au lieu d'avoir des millions de morts pendant les deux guerres mondiales.

Non, si bombe atomique il y a eu, elle n'a pu être construite par les Russes de 1908, mais par des êtres plus évolués, c'est-à-dire par d'autres êtres qu'humains.

Car enfin à quoi ressemble cet « objet cylindrique », ce « tuyau » dont ont parlé tous les témoins si ce n'est à une fusée ? Et puis il y a un fait très curieux : d'après les uns, l'engin avait, peu avant sa chute, un cap nord-est,

et d'après les autres, un cap sud-est. Faiblesse des témoignages ? C'est possible. Mais si tous avaient raison ? Autrement dit, si l'engin avait changé de cap ? Le professeur Félix Zigel, qui a participé à l'entraînement des cosmonautes soviétiques, a écrit : « Le corps céleste a décrit dans l'atmosphère un arc immense d'environ 600 kilomètres. C'est-à-dire qu'il a exécuté une manœuvre dont aucun objet naturel n'est capable. »

Voici, pour terminer, le récit qu'a fait Alexandre Kasantsev de la catastrophe ; un récit qui a été critiqué, mais qui n'a jamais été réfuté...

« Nous sommes à l'aube du 30 juin 1908. Une fusée venue du cosmos s'est mise en orbite autour de la Terre. C'est un engin énorme de forme cylindrique pesant plusieurs milliers de tonnes et propulsé à l'énergie nucléaire.

Il descend jusqu'à 130 kilomètres d'altitude et entame la manœuvre d'entrée dans l'atmosphère, qui doit se faire selon un angle très précis, mais qui ne pose pas de problème pour un équipage de cette compétence. L'engin est au-dessus de l'océan Indien. Il survole l'Himalaya.

Il va bientôt entrer dans la moitié éclairée de la Terre. C'est alors que se produit l'accident : pour une raison inconnue, la température monte brutalement ; la fusée brille comme une ampoule électrique. Les tentatives désespérées n'y font rien. Elle explose peu avant de toucher le sol quand le réacteur nucléaire a été porté au-delà de la température critique. Et c'est la terrifiante explosion... »

Tel est le scénario dû à Alexandre Kasantsev. Mais ne peut-on pas y apporter une note finale ?